Claude ADDAS, *Ibn ʿArabī ou la quête du soufre rouge*. Paris, Gallimard, 1989. 12 × 22,5 cm, 407 p. (dont 62 p. comprenant cinq annexes, bibliographie, index et table).

« La biographie d'Ibn ʿArabī, écrivait Michel Chodkiewicz en 1986, reste à écrire. » Voilà qui est fait, et c'est d'une manière admirable que l'ouvrage de C.A. — sans doute la « thèse en préparation » annoncée en note par l'auteur du *Sceau des saints* p. 16 — répond à ce vœu. C'est avec beaucoup de souplesse que l'auteur de cette « Quête », se proposant de « retracer l'itinéraire spirituel et intellectuel d'Ibn ʿArabī, en le situant, chaque fois que possible, dans le contexte religieux et historique de l'époque » (p. 24), nous conduit d'une étape à l'autre de ce merveilleux pèlerinage d'Orient; et c'est d'abord le pèlerin lui-même qu'elle nous propose ainsi comme guide. En effet cet ouvrage est avant tout le fruit d'un examen minutieux des nombreuses allusions autobiographiques, repérées un peu partout dans l'immense œuvre du maître, ainsi que des témoignages de ses principaux disciples, le tout étant mis en regard des conditions sociales et politiques de l'époque à travers une analyse des meilleures sources historiques. La riche documentation ainsi mise à notre disposition se rapportant aussi bien à l'itinéraire matériel, depuis l'Andalousie almohade jusqu'à la Syrie des Ayyoubides, qu'au « voyage nocturne » accompli par le visionnaire dans le monde imaginal, les dix chapitres dont se compose ce livre nous permettent de suivre le Shaykh al-Akbar sur les deux plans à la fois. Il en résulte, entre autres choses, que parmi les nombreuses figures prophétiques qu'il a rencontrées dans ses visions, c'est bien celle de Jésus, « sceau de la sainteté universelle » selon lui comme on sait, qu'il considère comme son « premier maître », tandis que le rôle de Ḫaḍir (Khezr), très accentué par Henry Corbin, paraît secondaire sous ce rapport. Quant aux maîtres rencontrés par Ibn ʿArabī en chair et en os — les soufis, les *fuqahā'*, les lettrés, les hommes du pouvoir et, *last but not least*, les femmes —, les nombreuses précisions données par C.A. tout au long de son travail, résumées de façon utile dans les annexes, font de celui-ci sans conteste l'ouvrage sur la vie d'Ibn ʿArabī qu'il faudra désormais consulter.

Cela dit, on notera également le fait que la trame du récit biographique est souvent interrompue par des développements purement doctrinaux et dont le propos n'est pas toujours évident. Au lieu de revenir à plusieurs reprises sur la doctrine de la « sainteté », déjà analysée de façon magistrale par Michel Chodkiewicz (cf. mon compte rendu dans *Bulletin critique* n° 4, 1987, p. 83 et suiv.), cette biographie aurait sans doute gagné à s'étendre un peu sur ce que Henry Corbin appelait « la dialectique de l'amour » et surtout à approfondir l'épineuse question du rapport entre celle-ci et la très remarquable attitude du Shaykh à l'égard des femmes. Aussi semble-t-il que la rencontre de la belle Niẓām devant le temple de la Kaʿba (fin 598 h., C.A. p. 250 et suiv.) soit quelque peu ombragée ici par deux visions survenues à peu près en même temps : celle du « Jouvenceau » (déjà analysée par Fritz Meier dans un article paru d'abord dans *Eranos-Jahrbuch* 1944, Zurich, Rhein-Verlag, 1945, p. 187 à 214 mais dont C.A., le jugeant « assez décevant » (p. 241, n. 2), cite uniquement la traduction anglaise, hélas défectueuse), et celle du Prophète entouré des quatre premiers califes, du « Sceau » (Jésus) et du visionnaire lui-même. C'est cette « consécration » que l'auteur interprète comme « le dernier acte de l'accession d'Ibn ʿArabī à la fonction suprême de la *walāya* » (p. 238), en suggérant avec insistance qu'il

BCAI 7 (1991) Addas (Cl.): Ibn ʿArabī ou la quête du soufre rouge, recensé par H. Landolt
© IFAO 2026 BCAI en ligne http://www.ifao.egnet.net

s'agit là d'un « avènement *dans l'histoire* (*sic*) d'un secret de toute éternité inscrit dans la science divine » (p. 240). Quoi qu'il en soit, on ne voit pas ce qui permettrait d'affirmer que ce fut « en ce mois sacré du pèlerinage de l'an 598 » (p. 238) que se jouait cet « acte ». Ibn ʿArabī lui-même, qui nous en donne le récit dans le prologue (*ḫuṭba*) des *Révélations mecquoises*, précise bel et bien qu'il eut cette vision *ʿinda inšāʾī hāḏihi l-ḫuṭba* (*Fut.* I, p. 2, -5), ce qui impose au contraire la conclusion, me semble-t-il, que l'« avènement » en question ne saurait être antérieur à 599 h. puisque selon toutes les chronologies, y compris celle de l'auteur elle-même (cf. C.A. p. 246), la rédaction de cet ouvrage monumental ne fut même pas commencée avant cette année. Du même coup s'explique le fait qu'une autre vision se rapportant peut-être à la même « consécration » d'Ibn ʿArabī, celle où il se voit lui-même à la place des deux briques manquantes dans l'édifice de la Kaʿba, soit survenue en 599 et non en 598 : inutile dès lors de s'en étonner (cf. C.A. p. 254 et suiv.).

Il y a aussi un petit problème de chronologie initiatique en ce qui concerne les débuts de la vie spirituelle chez le Shaykh (C.A. chapitre II). Il est, certes, permis de penser que la fameuse rencontre de Cordoue avec Averroès, que l'auteur situe vers 575 h. (plutôt que 580) en s'appuyant sur une référence au système pileux du jeune adolescent (p. 53), démontre la précocité spirituelle de celui-ci, à supposer bien entendu que tout se soit passé exactement de la manière décrite par l'intéressé. Mais à vouloir en dériver une date précise de la première « intervention divine » dans la vie du jeune Ibn ʿArabī on risque de pécher par un excès de zèle; et l'enchaînement des arguments avancés par l'auteur à ce propos me semble tout de même un peu « tiré par les poils » justement. En tout cas, si le Shaykh déclare être l'un de ces « cas exceptionnels » chez qui l'« illumination » (*fatḥ*) précéda la « pratique de la discipline initiatique » (*riyāḍa*, C.A. p. 55), il ne s'ensuit nullement que l'« illumination » en question ait précédé son entrée formelle dans la voie soufie en 580 h., puisqu'il précise en même temps que ce fut en 586 à Séville qu'il se soumit à ladite *riyāḍa* (cf. C.A. p. 117). Le cas n'est d'ailleurs pas tellement rare, et Abū Ḥafṣ Suhrawardī en fait même l'un des quatre types psychologiques qu'il distingue chez les soufis (cf. les références données dans mon *Révélateur des Mystères*, Lagrasse, Verdier, 1986, n. 142 en p. 103 et suiv.). De plus, n'oublions pas que c'est aussi un modèle littéraire, célèbre par le roman philosophique d'un auteur qu'Ibn ʿArabī n'a guère pu ignorer même s'il ne le cite jamais, à ce qu'il semble (cf. C.A. p. 137) : le Ḥayy b. Yaqẓān d'Ibn Ṭufayl n'a-t-il pas eu l'« illumination » avant de se soumettre à la « discipline » ?

Relevons encore une date initiatique : celle de la première « investiture de la *khirqa* » (C.A. p. 174 et suiv.). D'après l'auteur, qui s'appuie ici sur un seul ms. (non identifié) du *K. nasab al-ḫirqa*, la première investiture aurait eu lieu à Séville en 592 seulement, la deuxième, à Fès, en 594. Or il se trouve que de larges extraits du même document sont publiquement accessibles grâce aux citations que Ṣafīyuddīn Qušāšī en a incorporées dans son *Simṭ al-maǧīd* (Hyderabad, 1327 h., p. 106), et dont il résulte clairement que la première investiture, à Séville, eut lieu en 586 et celle de Fès, en 593. Il faut corriger également les noms de plusieurs membres de la *silsila* (C.A. p. 372 et suiv.), données correctement par Qušāšī.

Enfin, on me permettra de signaler que les noms à consonance germanique n'ont décidément pas de chance dans ce livre. Weischer est transfiguré en Weiseher (p. 272), tandis que Angelika Hartmann doit se contenter d'un prénom amputé d'une syllabe (p. 221), et Landolt est condamné

BCAI 7 (1991) Addas (Cl.): Ibn ʿArabī ou la quête du soufre rouge, recensé par H. Landolt
© IFAO 2026 BCAI en ligne http://www.ifao.egnet.net

a se cacher derrière un nommé Lambert (p. 87)! Il n'empêche que, tout compte fait, le travail de C.A. constitue sans aucun doute un avancement considérable des études « akbariennes ».

Hermann LANDOLT
(Université McGill, Montréal)

William C. CHITTICK, *The Sufi Path of Knowledge*. Albany, New York, State University of New York Press, 1989. 480 p.

Le titre de ce livre, qu'on imagine suggéré ou imposé par l'éditeur, risque d'engendrer deux malentendus également fâcheux : les amateurs de vulgarisation seront portés à croire qu'il s'agit d'un exposé très général des enseignements du soufisme; les spécialistes ne soupçonneront pas qu'ils ont affaire à une remarquable monographie exclusivement consacrée à la doctrine d'Ibn ʿArabī [1]. Un surtitre, il est vrai, en annonce le projet (*Ibn al-ʿArabī's Metaphysics of Imagination*). Mais il s'inscrit avec tant de discrétion sur la couverture qu'il semble s'excuser d'être là.

Sans sous-estimer l'apport de quelques pionniers — Asin Palacios, Nyberg, Nicholson, ʿAfīfī —, un travail considérable restait à faire sur la vie et l'œuvre du Šayḫ al-Akbar et sur l'influence qu'il a exercée dans l'évolution du *taṣawwuf* depuis le treizième siècle. La thèse bibliographique d'Osman Yahia, les ouvrages de Corbin et d'Izutsu avaient amorcé depuis la fin des années cinquante une phase plus active dans ce vaste champ d'études. Dans le monde arabe — avec, en particulier, l'analyse du vocabulaire technique de l'auteur des *Fusūs* par M^me^ Suʿād Ḥakīm [2] — comme en Occident, les publications en tous genres se sont depuis multipliées. Elles sont inégales, assurément, et nous en avons recensé quelques-unes avec sévérité. Mais beaucoup d'entre elles offrent une contribution utile et parfois inestimable au déchiffrement d'une pensée dont l'ampleur et la complexité intimident [3]. Un symposium qui s'est tenu en Sicile en avril 1989 a réuni des chercheurs venus d'Égypte, du Liban, de Turquie, des États-Unis, de Grande-Bretagne et de France. En 1990, pour le 750^e^ anniversaire de la mort d'Ibn ʿArabī, un colloque international est prévu à Murcie, sa ville natale, et un autre à Oxford.

Le présent volume — près de cinq cents pages composées sur deux colonnes — mérite une mention particulière. W. Chittick, à qui l'on doit déjà de nombreuses publications — remarquables par leur souci de clarté dans un domaine où cette vertu n'est pas assez cultivée — sur Ibn ʿArabī et son école, n'entrepend ici rien de moins qu'une introduction à la doctrine akbarienne envisagée sous tous ses aspects. Divers travaux antérieurs avaient eu cette ambition. Ils

1. Ce titre est évidemment symétrique de celui que l'auteur a donné au livre qu'il a consacré à Rūmī (*The Sufi Path of Love*). Mes réserves sur ce choix sont identiques dans l'un et l'autre cas — et cela d'autant plus que la « voie » d'Ibn ʿArabī est aussi une « voie d'amour » et que la « voie » de Rūmī est aussi une « voie de connaissance ».

2. Cf. notre compte rendu dans *Bulletin critique* n° 1 (1984), p. 339-342.

3. On trouvera un excellent *survey* des travaux parus au cours des deux dernières décennies dans l'article de James W. Morris, « Ibn ʿArabī and His Interpreters », *J.A.O.S.*, vol. 106, III, IV et 107, I.

BCAI 7 (1991) Addas (Cl.): Ibn ʿArabī ou la quête du soufre rouge, recensé par H. Landolt
© IFAO 2026 BCAI en ligne http://www.ifao.egnet.net